LE SONGE

D'ATHALIE,

Par M. G.R.I.M... DE LA R.E.Y.N.. (*)
Avocat au Parlement.

(*) Voyez le No. premier des Notes.

ÉPITRE DÉDICATOIRE.

A M. le Marquis D.U.C.R.E.S.T.,

Chancelier de Mgr le Duc d'Orléans, &c. &c.

Monsieur le Marquis,

Peut-être trouvera-t-on étrange que je vous dédie le Songe d'Athalie, *tant il est rare qu'une Parodie soit prise en bonne part! Il est pourtant vrai que sans moi les grands traits du caractère d'Athalie, et les plus beaux vers de Racine n'auroient jamais été appliqués à Madame votre sœur: et comme sa modestie va quelquefois jusqu'à s'interdire la reconnoissance, c'est à vous que je m'adresse. La Divinité elle-même auroit peut-être mal interprété mon hommage, ou méconnu son image.*

Vous percerez dans ma véritable intention, avec cet œil d'aigle que la nature vous a donné, et que vous venez d'offrir à la France. Oui, je le dis en passant, si l'Etat est encore dans la crise des erreurs et des besoins, c'est sa faute. On n'a point à vous reprocher de vous être enseveli dans un in-

digne silence. L'Etat a fait l'aveu de sa foiblesse ; et vous lui avez fait celui de vos talens. Puisse le Prince, qui, contre toutes les loix de la perspective, vient de s'agrandir en s'éloignant, ne plus hésiter entre la France et sa Maison, et vous céder à l'Etat.

Quelques personnes mal intentionnées n'ont pas bien saisi l'objet de votre Mémoire au Roi, et de l'offre que vous lui faites de vos lumières. Elles ont cru que vos amis, et sur-tout Madame votre sœur, auroient dû s'opposer à la publicité de ce Mémoire, et que si elle ne l'a pas fait, c'est par une sorte de vengeance, parce que vous ne l'aviez pas empêchée de publier son livre sur la Religion. *Voilà les mauvaises têtes que j'ai à craindre en mettant cette Parodie en lumière ; mais votre excellent esprit me rassure ; car c'est à vous qu'il faut renvoyer la France qui s'égare.*

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

Monsieur LE MARQUIS,

Votre très-humble et très-obéissant
Serviteur,

G.R.I.M.A.U.D DE LA R.E.Y.N.I.E.R.E.

A . . . . . 28 Novembre 1787.

PRÉFACE.

IL est plus aisé de se moquer d'une Préface que d'en faire une : comme je n'aime pas les choses faciles, tu auras, ami Lecteur, une Préface & des Notes pour cette Parodie. L'illustre Swift a mis à la tête du Conte du Tonneau, une Epitre dédicatoire, un Discours préliminaire, un Avant-propos, une Introduction, un Sommaire, un Argument, un Avertissement et une Préface ; ce qui, sans doute, est plus plaisant à imaginer qu'à exécuter. Aussi, Lecteur, n'auras-tu qu'une Préface assez courte.

Mais, dirás-tu, *une Parodie n'étant qu'un hasard en littérature, nous verrons bien s'il est heureux*.... J'en conviens, Lecteur : mais si je te fais voir que la Parodie, toute chétive qu'elle est, a pourtant son côté philosophique ? Or, pour t'en convaincre, tu n'as qu'à te transporter en idée dans ces siécles malheureux où il n'étoit pas sûr de dire et de publier sa pensée, et tu verras les Tibere et les Néron, qui faisoient tout trembler, trembler eux-mêmes à la représentation d'un

Drame, et redouter les applications que le hasard amenoit presque toujours, et que le peuple ne manquoit jamais de saisir. N'est-ce pas en effet un spectacle intéressant et digne du sage, que cette prompte vengeance des peuples, cette innocence des comédiens qui en sont l'instrument, et ces secrètes alarmes d'un tyran qui ne trouvant plus dans le répertoire de tous les théâtres, une seule pièce qui lui soit étrangère, finit par s'interdire ce plaisir.

Ce que je dis du maître peut se dire aussi des sujets, on fait toujours des applications aux personnes qui sont le plus en évidence par leur fortune, leurs mœurs, ou leurs prétentions, etc. Quand ces applications sont très-heureuses, le public ne les oublie pas, la chronique s'en charge, & quelquefois des mains ingénieuses les rassemblent et les arrangent en forme de Parodie ; car tu sais, benin Lecteur, que la simple application d'un vers ou d'un passage est à la parodie ce que la métaphore est à l'allégorie : celle-ci est le développement de l'autre. Voilà ce que j'avois à te dire, et je finis, non faute de tems et de paroles ; car dans la solitude où je vis, je serois bien tenté

de me laisser aller avec toi à tout l'épanchement de l'ennui ; mais je ne pourrois m'en débarrasser qu'en ta faveur, et il est rare que cela se pardonne. Pourtant, la manière dont tu as reçu *mes Reflexions sur le plaisir et la maison de Moliere*, me donnoit bien le droit de compter sur toi. Adieu donc, Lecteur bénévole.

SONGE D'ATHALIE (*de Racine*).

MATHAN, ATHALIE, ABNER.

MATHAN.

Grande Reine, est-ce ici votre place ?
Quel trouble vous agite, et quel effroi vous glace ?
Parmi vos ennemis que venez-vous chercher ?
De ce temple profane osez-vous approcher ?
Avez-vous dépouillé cette haine si vive ?....

ATHALIE.

Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive.
Je ne veux point ici rappeller le passé,
Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé.
Ce que j'ai fait, Abner, j'ai cru le devoir faire.
Je ne prends point pour juge un peuple téméraire.
Quoique son insolence ait osé publier,
Le ciel même a pris soin de me justifier.
Sur d'éclattans succès ma puissance établie
A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie.
Par moi Jérusalem goûte un calme profond.
Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond,
Ni l'altier Philistin, par d'éternels ravages,
Comme au tems de vos Rois, désoler ses rivages,
Le Syrien me traite et de Reine et de sœur.
Enfin de ma maison le perfide oppresseur,

SONGE D'ATHALIE *(de G.r.i.m.a.u.d.)*

l'Abbé G.A.U.C.H.A.T (2), Madame de G.E.N.L.I.S, M. G.A.I.L.L.A.R.D (3).

M. G.A.I.L.L.A.R.D *à Madame de G.E.N.L.I.S qui traverse le Licée.*

Savante Gouverneur (4), est-ce ici votre place?
Pourquoi ce teint plombé (5), cet œil creux qui nous glace?
Parmi vos ennemis que venez-vous chercher?
De ce bruyant Licée (6) osez-vous approcher?
Auriez-vous dépouillé cette haine si vive? . . . .

Mme de G.E.N.L.I.S.

Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive.
Je ne veux point ici rappeller le passé,
Ni vous rendre raison de ce que j'ai versé.
Ce que j'ai fait, Gaillard, j'ai cru le devoir faire.
Je ne prends point pour juge un monde téméraire.
Quoique sa médisance ait osé publier,
Un grand Prince a pris soin de me justifier.
Sur de petits trétaux (7) ma fortune établie
M'a fait connoître à Londre, et même en Italie:
Par moi votre Clergé goûte un calme profond.
La Seine ne voit plus ce Voltaire fécond,
Ni cet altier Rousseau, par d'éternels ouvrages,
Comme au tems du feu Roi, dérober vos hommages.
La Sorbonne me traite et de fille et de sœur (8).
Enfin de ma raison le pesant oppresseur,

Qui devait jusqu'à moi pousser sa barbarie,
Jéhu, le fier Jéhu tremble dans Samarie.
De toutes parts pressé par un puissant voisin,
Que j'ai su soulever contre cet assassin,
Il me laisse en ces lieux souveraine maîtresse.
Je jouissois en paix du fruit de ma sagesse;
Mais un trouble importun vient depuis quelques jours
De mes prospérités interrompre le cours.
Un songe (me devrois-je inquiéter d'un songe!)
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge.
Je l'évite par-tout, par-tout il me poursuit.
C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit.
Ma mère Jésabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée;
Ses malheurs n'avoient point abattu sa fierté;
Même elle avoit encor cet éclat emprunté,
Dont elle eut soin de peindre, et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
Tremble! m'a-t-elle dit, fille digne de moi;
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille. En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser:
Et moi je lui tendois les mains pour l'embrasser.
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chair meurtris, et traînés dans la fange;
Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux
Que des chiens dévorans se disputoient entr'eux.

Qui devoit m'entourer de sa secte ennemie,
(9) Condorcet, Condorcet, tremblé à l'Académie.
De toutes parts pressée par un nombreux essaim
De serpens en rabat réchauffés dans mon sein,
Il me laisse à Paris souveraine maîtresse (10)....
Je jouissois en paix du fruit de ma finesse;
Mais un trouble importun vient depuis quelques jours
De mes petits projets interrompre le cours.
Un rêve.... (me devrois-je inquiéter d'un rêve) !...
Entretient dans mon cœur un chagrin qui me crève (11).
Je l'évite par-tout, par-tout il me poursuit.
C'étoit dans le repos du travail de la nuit.
L'image de B.u.f.f.o.n (12) devant moi s'est montrée,
Comme au jardin du Roi pompeusement parée (13);
Ses erreurs n'avoient point abattu sa fierté (14).
Même il usoit encor de ce style apprêté,
Dont il eut soin de peindre, et d'orner son ouvrage,
Pour éviter des ans l'inévitable outrage.
Tremble ! ma noble fille (15) *et trop digne de moi,*
Le parti de Voltaire a prévalu sur toi;
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille. . . . En achevant ces mots épouvantables,
L'histoire naturelle a paru se baisser (16):
Et moi je lui tendois les mains pour la presser.
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
De quadrupèdes morts, et traînés dans la fange;
De reptiles, d'oiseaux, et d'insectes affreux,
Que B.e.x.o.n et G.u.e.n.e.a.u (17) se disputoient entr'eux.

NOTES.

(1) ON sait que dans *Adèle* et *Théodore* Madame la Comtesse de G.e.n.l.i.s a fait, parmi tous les portraits des gens de sa connoissance, celui de Madame de la R.e.y.n.i.e.r.e sa bienfaitrice, sous le nom de Madame *d'Olsy*; de sorte que cette Parodie est moins une vengeance qu'un acte de piété filiale. D'ailleurs, une parodie n'a jamais l'amertume d'une Satyre ou d'une Epigramme, et nous n'avons pas à nous reprocher ce qu'on s'est permis sur une Dame qui a certains rapports avec Madame de G.e.n.l.i.s, et qui s'est sur-tout distinguée par l'esprit de synonime, qui n'est pas toujours le synonime de l'esprit. Voici le portrait qu'on a fait d'elle :

Armande a pour esprit l'horreur de la satyre :
Armande a pour vertu le mépris des appas.
Elle craint le railleur que sans cesse elle inspire ;
Elle évite l'Amant qui ne la cherche pas.
Puisqu'elle n'a point l'art de cacher son visage,
Et qu'elle a la fureur de montrer son esprit,
Il faut la défier de cesser d'être sage,
Et d'entendre ce qu'elle dit.

(2) Mathan G.a.u.c.h.a.t est ce même Abbé avec qui Madame la Comtesse a composé *sa religion considérée*, etc. et qu'elle nous conseille

de préférer à tous les philosophes, même à tous les Pères de l'église.

(3) M. G.a.i.l.l.a.r.d de l'Académie française, Auteur de l'Histoire de Charlemagne, que l'on a comparée à l'épée de ce Prince; est avec d'autant plus de raison, l'Abner de la pièce, que c'est un être mi-partie de philosophie et de religion. Ancien Secrétaire d'un Ministre-citoyen, il est arrivé à l'Académie par les Philosophes; et depuis il s'est chargé de les reconcilier avec Madame de G.e.n.l.i.s, dans l'extrait qu'il a fait de *la religion considérée*, etc. etc.; mais il n'a pu se concilier un Lecteur.

(4) *Savante Gouverneur.*

Madame la Comtesse de G.e.n.l.i.s est en effet un être hermaphrodite, puisqu'elle a accepté une place d'homme, et qu'on ne peut lui reprocher de n'avoir pas tenu sa place de femme.

(5) *Pourquoi ce teint plombé.*

On n'entend ici qu'une pâleur savante, ce qui répond aux faux bruits qu'on a tant répandus sur ses teinturiers. C'est elle qui a pâli, donc c'est elle qui a veillé.

(6) *De ce bruyant Licée.*

Institution très-moderne, formée des débris des Musées, où des Avocats en Belles-lettres servent de Prévôts à quelques Académiciens. On y trouve tel homme qui, vers l'âge de cinquante ans, n'a

été à sa place que là, et auquel on donne mille écus pour le faire parler, tandis que pour parler il les auroit donnés lui-même. Ses revers à l'Académie, et ses succès au Lycée, viennent de ce qu'à l'Académie il lit ses Ouvrages, et au Lycée, ceux des autres. Du reste, cet Ecrivain est de la bonne école, et ses pièces sont toujours des contre-preuves de celles de nos Maîtres. Son style est sans beautés; mais il est sans défauts, et on sent dans tous les Ouvrages de l'Auteur qu'il n'eût point fait de livres, s'il n'y avoit point de livres.

A côté de lui un Basque professe l'histoire, et comme autrefois tout rouloit sur les Juifs, ici tout roule sur les Basques. Le professeur prouve très-bien qu'ils sont le premier peuple de la terre; que l'univers entier seroit Basque aujourd'hui si un petit banc de sable n'eut arrêté dans le port les barques bayonnaises et ne les eut empêché d'écraser Carthage et Rome. « Heureux, s'écrie-t-il souvent, heureux l'univers s'il étoit Basque! heureuse la nation française de posséder les Basques. Les Basques! s'écrie-t-il encore, sont comme la nature, ils ont leurs soleils et leurs tempêtes ». Il avoue ensuite que lorsqu'il parle basque, ses pensées sont fortes, pénétrantes, sublimes; que ce n'est plus cela lorsqu'il parle français (*).

(*) Voyez le Mercure du mois de Novembre 1783, où se trouve cet étrange article.

(7) *Sur de petits trétaux.*

Allusion au Théâtre des Enfans, premier ouvrage de Madame de Genlis.

(8) *La Sorbonne me traite de fille et de sœur.*

La Sorbonne a été sur le point de décreter l'Ouvrage de Madame de Genlis, à cause de quatre hérésies bien prononcées; mais cet illustre Auteur a arrêté la Faculté par une simple citation d'Athalie, où Joad semble prédire que Madame de Genlis viendra au secours de la religion.

Dieux! quels vengeurs s'arment pour ta défense! Des femmes, des enfans!

(9) *Condorcet, Condorcet, tremble à l'Académie.*

Le caractère de cet Académicien est peu connu: il ne parle de sa haute naissance qu'avec dédain; il écrase ses sages confrères de toute sa modestie à ce sujet. Mais comme je n'ignore pas les plaisanteries qu'il s'est permises sur le Comte d'Orsay, mon cousin, je suis bien aise d'apprendre au public qu'en fait de naissance, M. le Marquis de Condorcet n'a pas le droit de jouer le modeste. Qui croiroit que ce philosophe a fait insérer dans le Livre de la Noblesse du Comtat, une généalogie splendide, où, dès avant le Xme siècle, on trouve des Comtes de Condorcet, du Grand-Prieur de Capoue? etc. etc. Mais M. Cherin père, dont l'exacte probité est si connue, ne sachant pas que cet Académicien n'étaloit tant

de titres que pour les fouler aux pieds, a écrit de sa main à la marge de l'article *Caritat de Condorcet*, Noblesse du Comtat Venaissin, page 275, *cette Noblesse est des plus minces.* Et plus bas, au sujet de Barthélemi Caritat, qui est fortement titré dans la généalogie, on trouve, dis-je, (toujours de la main de feu M. Cherin,) *Bourgeois d'Orange dans le XVme siècle.* Il est bon qu'on sache encore que dans toute la langue de Provence, Histoire de Malte, par l'Abbé de Vertot, il ne se trouve pas un seul Caritat de Condorcet, Chevalier de l'Ordre. Avec la profonde indifférence que j'ai pour toutes ces drogues généalogiques, je n'aurois pas fait cette Note, si M. de Condorcet avoit effectivement la philosophie dont il se pare. Et si je venois à son état d'homme de lettres, je prouverois que ses titres sont encore moins fondés. Il se retrancheroit peut-être dans les mathématiques; mais je pourrois citer à ce sujet le mot du plus grand géometre de l'Europe. *Qu'est-ce en géométrie que M. de Condorcet*, lui demandoit-on? *Est-ce qu'il est géometre*? répondit-il. Au reste M. de Voltaire est mort inconsolable de l'avoir loué.

(10) *Il me laisse à Paris souveraine maîtresse.*

Ce n'est point exagéré; le Sceptre littéraire est tombé en quenouille.

(11) *Entretient dans mon cœur un chagrin qui me crève.*

Un chagrin qui me crève paroît trivial, et cet hé-

mistiche est pourtant bien parodié, il répond à *un chagrin qui me ronge*. C'est la plus foible expression de tout le songe d'Athalie. Ce sublime morceau est fait pour exciter ce que les savans ont nommé *horripilation*, et les gens du monde, *chair de poule*. Or, un *chagrin* et un *chagrin* qui ronge sont des expressions usées, de foibles nuances qui se perdent dans les sombres couleurs de ce tableau.

(12) *L'image de B.u.f.f.o.n.*
M. le Comte de B.u.f.f.o.n s'est déclaré le père en littérature, et l'Admirateur de Madame de G.e.n.l.i.s. Il s'est fait entr'eux un commerce de gloire, de plaisirs et de chagrins qui motive la fiction.

(13) *Comme au Jardin du Roi pompeusement parée.*
Allussion à la belle et modeste statue que M. de B.u.f.f.o.n est exposé à rencontrer tous les jours sur son escalier.

(14) *Ses erreurs n'avoient point abattu sa fierté.*
M. de B.u.f.f.o.n jouit ici d'une gloire assez rare. C'est qu'après avoir établi ses recherches par des systêmes, il les soutient encore par son style. Deux choses (*systême, style*) dont à la vérité la physique à peu à faire.

(15) *Tremble ma noble fille.*
Ce sont ici les paroles de la fameuse Lettre du

Comte de B.u.f.f.o.n, écrite au jardin du Roi le 21 Mars 1787. On la trouve à la suite de l'édition de *la Religion considérée comme l'unique base du bonheur et de la véritable philosophie ;* nous la rapporterons ici toute entière de peur que de nouvelles dispositions entre le père et la fille ne viennent à supprimer un jour cette pièce authentique.

LETTRE de M. le Comte de B.U.F.F.O.N à Madame la Marquise de S.I.L.L.E.R.Y. (Comtesse de Genlis), relativement à son Ouvrage intitulé : *La Religion considérée*, &c.

MA NOBLE FILLE,

Je viens de lire votre nouvel Ouvrage avec tout l'empressement de l'amitié, et cette curiosité qui se renouvelle à chaque article d'un livre fait de main de maître. Prédicateur aussi persuasif qu'éloquent, lorsque vous présentez la religion et toutes les vertus, avec le style de Fénélon et la majesté des livres inspirés par Dieu même, vous êtes un Ange de lumiere, et lorsque vous descendez aux choses de ce monde, vous êtes la premiere des femmes, et la plus aimable des philosophes. J'ai lû avec attendrissement les éloges dont vous me comblez, et j'accepte avec bien de la reconnoissance cette place que vous avez créée pour moi seul : mais j'en rends l'hommage tout entier à cette amitié qui fait ma gloire, et le désespoir de mes rivaux.

Lorsque vous avez peint certains prétendus Philosophes, vous n'avez pas échappé un seul des traits qui les caractérisent, vous avez joint la finesse des couleurs à la vigueur du pinceau, et vous avez mis dans l'ombre tout ce qui devoit y être.

Voilà, mon adorable et noble fille, ce que je pense de votre Ouvrage. Je vous en félicite avec cette sincérité, et cette tendre et respectueuse affection que je vous ai vouées pour la vie.

Signé le Comte de B.U.F.F.O.N.

Au Jardin du Roi, ce 21 Mars 1787.

(16) *L'Histoire naturelle a paru se baisser.*

Ce bel Ouvrage est attaqué aujourd'hui d'une extrémité de l'Europe à l'autre. Les Français, toujours séduits par le style, ne peuvent concevoir la sévérité des Juges étrangers ; mais qu'ils sachent que les découvertes dont s'enrichit l'esprit humain, sont autant de coups portés à la partie systématique de l'*Histoire naturelle*.

(17) *Que B.e.x.o.n et G.u.e.n.e.a.u se disputoient entr'eux.*

On sait que M. l'Abbé B.e.x.o.n et G.u.e.n.e.a.u de M,o.n.t.b.e.l.l.i.a.r.d, ont fait les derniers volumes de l'*Histoire Naturelle* concernant les oiseaux. M. le Comte de B.u.f.f.o.n ne vouloit pas sans doute tendre un piége à ses lecteurs, puisqu'il y eut été pris avec eux. C'est cependant

ce qui est arrivé. MM. B.e.x.o.n et G.u.e.n.e.a.u ne s'étant point nommés, l'illusion a été complette, et tous leurs articles ont été crus de M. de B.u.f.f.on, ce qui a révélé un grand secret. Les gens du monde, et même les gens de Lettres, ont vu avec surprise que la médiocrité étoit heureuse. Quand il s'agit de n'écrire ni en vers ni en prose, ou, comme on dit, en prose poétique. Sur quoi nous observons que c'est à tort que M. de Voltaire, irrité de la triste facilité de ce genre bâtard, a voulu en entacher J. J. Rousseau qui n'en est jamais coupable; au reste ce qui sépare M. le Comte de B.u.f.f.o.n. de ses continuateurs, et laisse entr'eux et lui une lacune immense, ce n'est point son style, ce sont ses grandes vues sur la nature. Le génie ne craint point d'imitateurs.

FIN.